

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

Université de Montréal
Dr. A. M. Guay

Canadians - 3

NOUVELLES

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE

“Hâtons-nous de raconter les délicieuses
histoires du peuple avant qu'il les ait
oubliées.”

CHARLES NODIER

DECEMBRE

3eme Volume, 12eme Livraison

REVUE PUBLIÉE À OTTAWA

TYPOGRAPHIE DE LA “GAZETTE,” MONTREAL

1884

D

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

SOMMAIRE

- 1o. Notre petit Jules (poésie)..... M. J. A. POISSON
- 2o. Les morts (poésie)..... P. J. U. BEAUDRY
- 3o. Impressions et souvenirs..... JOSEPH MARMETTE
- 4o. Les pêcheries Canadiennes..... P. M. SAUVALLE
- 5o. Lettre de Paris..... VICTOR DU BLED
- 6o. La doctrine Monroe..... J. A. N. PROVANCHER
- 7o. Table des matières..... 1884
- 8o. Tableau général des matières.. 1882-83-84

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

Abonnement - - - - - \$3.00
Edition populaire, payable d'avance - - - 1.00
La livraison - - - - - 10 centins

DIRECTEUR-GÉRANT :

M. LOUIS H. TACHÉ,

DÉPT DU SECR. D'ÉTAT, OTTAWA.

AGENCES :

QUÉBEC : MM. L. J. DEMERS & FRÈRE,
30, rue de la Fabrique, Québec.

MONTRÉAL : M. ERNEST CLÉMENT,
247, rue Dorchester.

Agent général pour la Province de Québec :
M. ERNEST CLÉMENT, 247, rue Dorchester, Montréal.

Les correspondances pour la rédaction, les remises de fonds et les livraisons refusées de la revue devront être adressées au Directeur.

NOTRE PETIT JULES

A peine a-t-il connu sa mère
Que son œil vient de se fermer ;
Dans son existence éphémère
Il n'a pas eu le temps d'aimer !

Il avait appris à sourire
Quand, de ses caresses jaloux,
Un ange vint tout bas lui dire :
"Petit frère, viens avec nous !"

Du ciel entrevoyant les charmes,
Avec l'ange vite il partit.....
S'il eût pu voir couler nos larmes
Il serait resté, le petit !

Jamais notre oreille ravie
N'entendra son rire enfantin.
Il repose pâle et sans vie,
La bouche close, l'œil éteint.

Ils sont pour toujours immobiles
Ces bras qui se tendaient vers nous.
Jamais ses petits pieds débiles
Ne grimperont sur nos genoux !

Dans son étroite bière ouverte
On va bientôt le déposer.
Nous avons sur sa joue inerte
Imprimé le dernier baiser.

Hélas ! il faut qu'il disparaisse,
Malgré nos pleurs, malgré nos vœux !
Le trépas jaloux ne nous laisse
Qu'une boucle de ses cheveux !

La mère, par les pleurs brisée,
Rassemble les langes épars,
Triste confusion causée
Par le plus triste des départs.

A chaque pli je vois sa lèvre
Avec ses pleurs mettre un baiser.
Son cœur que dévore la fièvre
Bat, j'en suis sûr, à se briser.

Je m'approche, je la console,
Moi, pauvre père inconsolé,
Moi que le désespoir affole,
Qu'étouffe un sanglot refoulé !

Quand je sonde la peine extrême
Qui pèse sur mon cœur en deuil
Je sens qu'une part de moi-même
Descend dans ce petit cercueil !

Pauvre berceau ! Le voilà vide
De son fardeau si précieux ;
Une main amie et rapide
L'enlève et le cache à nos yeux.

Mais à la place accoutumée
Le petit berceau reviendra.
Bientôt une figure aimée
Dans ses langes nous sourira.

Pour caresser le petit être
Ensemble nous nous pencherons.
Emus, nous croirons reconnaître
L'ange envolé que nous pleurons !

M. J. A. POISSON.*

Arthabaska, juillet 1884.

*ERRATA.—Dans la poésie intitulée : “ Le cheveu blanc,” à la page 481, dernière livraison, lire comme suit :

6ème vers : Ma jeunesse tient-elle à si frêle cheveu ?

10ème vers : Nid négligé longtemps, éclore le bonheur !

28ème vers : A caresser mon front quelque fois tu t'amuses !

Page 482.—12ème vers Dès ce soir je t'envoie à ma chère Amélie.

13ème vers : Reçois d'elle un baiser. Dans son médaillon d'or,

LES MORTS

C'est novembre au ciel gris; les squelettes des bois
Jettent leur ombre pâle à la triste vallée;
Voici le mois funèbre où l'on dit que parfois
Les morts viennent s'asseoir au feu de la veillée.

Reviennent-ils vraiment? parcourent-ils les lieux
Qu'ils ont connus jadis? Au sein de la famille
Viennent-ils se mêler, hôtes silencieux,
Quand on cause le soir devant le feu de grille?

Oh! non, Dieu les en garde! Arrivés au repos,
Pourquoi reprendre part aux douleurs de la vie?
Ceux qui de l'existence ont connu tous les maux
Doivent aimer la tombe où s'arrête l'envie.

P. J. UBALDE BAUDRY.

Ottawa, 12 novembre 1884.

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS

UNE PROMENADE DANS PARIS

(Suite et fin)

A M. Camille Doucet succède M. Mézières, chargé de la lecture du rapport sur les prix de vertu. Plein de son sujet, il débute d'une voix retentissante, mais s'enroue au bout de cinq minutes, au point que bientôt on l'entend à peine. En vain M. Doucet inonde son confrère de verres d'eau sucrée, la voix de l'immortel n'en descend pas moins de plus en plus aux plus infimes proportions.

Est-ce le débit monotone et étouffé du rapporteur, est-ce l'effet de la chaleur écrasante qui règne dans la salle, ou bien la longue énumération de tant de traits de vertu groupés en imposante phalange ? Je ne saurais le dire ; mais je vois, Dieu leur pardonne ! quelques uns des Immortels—Victor Hugo tout le premier—incliner doucement la tête de droite et de gauche et sommeiller comme de simples humains. Enfin, la voix de M. Mézières s'éteint dans un suprême effort pour couronner sa centième rosière, et chacun se précipite au dehors pour y retrouver un peu d'air respirable.

A peine avons-nous fait quelques pas en revenant sur le quai Malaquais, qu'une grande affluence d'équipages de maîtres, stationnant à la porte du palais des Beaux-Arts, nous rappelle que l'on vient d'y ouvrir l'exposi-

sition des *portraits du siècle*. L'idée de réunir cette collection de merveilleuses toiles disséminées par tous les coins de Paris, est due à la Société philanthropique, qui s'est adressée aux grandes familles et aux collectionneurs de la capitale pour en obtenir l'autorisation d'exposer quatre cents portraits historiques au profit de cette œuvre de bienfaisance. Fondée en 1780, la Société philanthropique entretient dans Paris trente-deux fournaux, trois asiles de nuit pour femmes et enfants, un hospice pour les vieilles femmes, onze dispensaires pour les adultes et un dispensaire spécial pour les enfants. C'est donc faire œuvre de charité que de suivre la foule élégante qui se presse à l'entrée du palais des Beaux-Arts. Et certes, n'aurons-nous point d'ailleurs à regretter notre aumône ! Comme à toutes les expositions de ce genre, l'élite de la société se réserve un jour ou deux par semaine en haussant le prix d'entrée, ce qui éloigne la grosse foule. Nous n'aurions pu mieux tomber, c'est le jour des privilégiés de la naissance et de la fortune. Le *v'lan*, le *pshutt*, comme on dit en ces derniers temps à Paris, en un mot, pour parler français, la fine fleur de la société parisienne s'est donné rendez-vous au palais des Beaux-Arts. L'élégance de bon ton des toilettes féminines; le grand air, voire la mine adorablement hautaine des femmes, la correction de mise et de tenue des hommes qui s'inclinent devant leurs idoles avec cette suprême distinction que donne seule la fréquentation habituelle des salons, tout nous dit que nous sommes en présence de ces cinq ou six cents personnalités qui donnent le ton à Paris, au monde entier. Mais n'allons pas nous laisser éblouir par tout ce monde plein de superbe, pour lequel nous, pauvre étranger, n'existons même point, pas plus que nous laisser griser par ces enivrants parfums de femmes émanant des bouillons de dentelles et de soie qui nous frôlent en passant de leurs énervantes caresses ; fuyons aussi les troublants

regards de ces reines de la mode qu'elles laissent tomber sur nous avec la chaleur distante d'un rayon de soleil qui n'en brûle pas moins à des millions de lieues, et nous en allons reprendre nos rêveries en passant la revue des grandes figures historiques que l'art a fixées sur les quatre cents toiles appendues aux murs du palais.

• Nous ne saurions, dans cette visite rapide et dans l'entraînement du tourbillon humain qui nous pousse et nous emporte plus vite que nous ne voudrions aller, nous ne pouvons songer à nous arrêter devant chaque portrait, à résumer, même le plus succinctement possible, les impressions diverses que chacun d'eux nous cause, les intéressants souvenirs qu'ils nous rappellent tous. C'est même à peine si nos yeux ont le temps de se fixer sur une cinquantaine d'entre ceux que la nature de nos études littéraires et de nos préférences personnelles nous porte à examiner avec plus d'attention. Voici donc, au hasard du catalogue qui nous guide, les figures qui nous frappent le plus, à mesure qu'elles défilent devant nous.

C'est d'abord une des reines du chant, peut-être la première entre toutes, qui s'offre à notre contemplation, la Malibran ! Comment une créature aussi frêle a-t-elle pu remplir le monde entier des prodigieux éclats de sa voix ? C'est que, dans ce corps débile, un merveilleux organe obéissait aux élans d'une âme éperdue d'idéal et d'une virtuosité que les vers de Musset ont immortalisée :

Chaque soir dans tes chants, tu te sentais pâlir,
Tu connaissais le monde et la foule et l'envie,
Et dans ce corps brisé concentrant ton génie,
Tu regardais aussi la Malibran mourir !

A quelques pas, Balzac, peint par Boulanger, dans ce froc blanc de moine qu'il aimait à revêtir aux heures du travail. Curieuse antithèse entre ce costume de cénobite et l'œuvre du plus grand analyste du cœur féminin qui ait peut-être jamais existé ! Quelle intelligence, quel monde de créations variées s'agite dans ce vaste front, blanc comme du marbre sous cette épaisse chevelure noire rebroussée en arrière ainsi qu'une crinière de lion ! Et dans ces yeux étincelants comme deux diamants noirs, quelle inspiration, quel feu surnaturel dans ce miroir où se reflètent les flamboiements du génie créateur de la *Comédie humaine* !

Salut à toi, Rachel, reine de la tragédie, qui rajeunis dans ce siècle l'art antique de Melpomène ressuscité par Corneille et Racine ! Le beau front pour porter la couronne, et comme dans ton regard profond et sombre se réfléchissent toutes les fatalités que l'antiquité a jetées sur la scène !

Et toi, Berlioz ! tête d'aigle, irrité de voir, de ton vivant, ton génie méconnu par la France, alors qu'à l'étranger l'on t'acclamait comme l'un des plus grands maîtres de la musique moderne, laisse un petit-fils de la France s'incliner devant toi ; car ta magistrale symphonie dramatique la *Damnation de Faust* m'a fait éprouver les jouissances les plus vives qui aient jamais fait vibrer les fibres de mon être !

La taille prise dans une redingote d'homme, les cheveux coupés sur le cou en boucles épaisses, les yeux brillants comme deux escarboucles—ces yeux dont la flamme brûla la vie de Musset !—très pâle, et rêveuse comme une vignette des romans de l'époque où elle écrivait *Indiana* et *Valentine*, telle est George Sand dans cette petite toile de Delacroix, qui est un chef-d'œuvre,

et telle elle était—fantasque créature en rupture complète avec les convenances—lorsqu'elle composait ses exquises *Lettres d'un voyageur*, en parcourant l'Italie un bâton de touriste à la main, tout comme un étudiant ou un rapin à la recherche d'impressions et d'aventures.

Encore un Delacroix, encore une merveille du pinceau qui nous a conservé les traits d'une célébrité de l'art. Maigre, pâle, l'air fatal, avec de petites moustaches ombrant des lèvres minces marquées à peine au-dessous de deux grandes rides qui entaillent les joues comme les deux S d'un violon, c'est bien là Paganini, ce virtuose endiablé, cet archange du violon, que la légende accusait d'avoir assassiné sa maîtresse et d'avoir ensuite emprisonné son âme dans son instrument. Frappé du sceau dont l'empreinte est visible sur la face de ceux qui doivent mourir jeunes, la figure de l'artiste semble, sur la toile, revivre de la vie surnaturelle d'au delà le tombeau. Ce n'est plus un vivant, c'est un mort au moment de la résurrection. On dirait ce portrait fait pour continuer et confirmer la légende des sinistres aventures qu'on se plaisait à lui attribuer, quand son prestigieux talent émerveillait l'Europe.

Mais voilà que le courant de la foule nous attire et nous emporte, sans que nous ayons le temps de nous recueillir en présence d'une multitude de personnages d'époques différentes, et qui, passés à l'immortalité, ne paraissent nullement surpris de se trouver maintenant côte à côte : Guizot, Thiers, Louis XVI, Gluck, Louis XVII, le Prince Eugène, Mlle Duchesnois, Mlle Georges, Royer-Collard et M. de Barante.

Pourtant, résistant au flot qui passe, arrêtons-nous quand même devant ce pastel de Giraud. Celui dont le peintre dessina les traits eût pu garder le titre de

marquis de la Pailleterie. Il se contenta de porter le nom du général républicain Dumas, et de devenir le plus amusant, le maître conteur de ce siècle, et de tous les autres. La bonne, large et sympathique figure, exubérante de gaieté communicative et d'intelligence prime-sautière ! Que de héros sont sortis tout armés de cette grosse tête crépue pour faire la conquête du monde intellectuel !

Non loin de lui, Chateaubriand, grande figure, pose, drapé dans son immense orgueil et dans son éternel ennui de toutes choses. Que c'est bien là l'illustre vaniteux qui ne cessa de répéter jusqu'au dernier jour : " Je m'ennuie, je m'ennuie de la vie ; l'ennui ma tous jours dévoré ; ce qui intéresse les autres hommes ne me touche point. Pasteur ou roi, qu'aurais-je fait de ma houlette ou de ma couronne ? En Europe, en Amérique, la société et la nature m'ont lassé... Puis- sance et amour, tout m'est indifférent, tout m'importe ! "

A côté du grand écrivain dont la maussaderie de caractère perce dans tous les traits, voici bien la plus charmante figure de femme qui puisse respirer le talent, la jeunesse et le plaisir de se sentir vivre de la vie intellectuelle et physique. C'est Mme Delphine Gay-Girardin, dans tout l'éclat de ses vingt ans et de sa beauté. Avec sa robe de mousseline blanche, serrée à la taille par un large ruban de satin bleu, avec son auréole de cheveux d'or et son écharpe bleu de ciel artistement jetée sur l'épaule gauche et retombant avec grâce sur le bras droit, elle est bien telle qu'elle apparut à la première représentation d'*Hernani*, où l'ardente jeunesse de 1830, qui allait acclamer Victor Hugo et le sacrer grand poète, applaudit à outrance la fière beauté accoudée sur le bord de sa loge, dans l'attitude d'une muse en extase.

Voici Napoléon ! Qu'il nous parait petit, perdu dans les replis d'hermine de sa toge d'empereur ! et comme il nous a toujours semblé plus grand, malgré sa petite taille, dans les portraits qui nous le montrent franchissant les Alpes à cheval pour commencer la conquête de l'Europe, ou debout sur le rocher de Sainte-Hélène, les yeux perdus sur la mer immense comme sa renommée !

A côté de lui, Talleyrand, ce Machiavel de la politique moderne. Le dédain superbe qui tombe de son œil et de ses lèvres hautaines n'est pas de nature à nous faire oublier qu'il servit et trahit successivement tous les pouvoirs auxquels il sut imposer la puissance de ce génie d'intrigue, que l'on est convenu d'appeler poliment, suivant le cas, politique ou diplomatie.

Dans un admirable pastel de Prud'hon, nous apparaît, digne dans sa mélancolie d'épouse répudiée, l'impératrice Joséphine, à qui il ne manqua, pour être la plus heureuse et la plus aimée des femmes, que de n'être point celle d'un empereur.

Lamartine, par Ary Scheffer ! Le plus suave des poètes par le plus poète des peintres de ce siècle. Le front, les yeux, sont bien du doux auteur des *Méditations* et de *Graziella* ; mais le bas de la figure, aux lèvres sévères, me parle du tribun, de l'auteur des *Girondins*, doublé de l'homme politique incompris et récemment revenu des illusions du pouvoir.

Avec tes épaules pliant sous le poids des plus sombres pensées, écrasé sous le fardeau du remords peut-être, figure tourmentée de Lamennais jetant au monde les effroyables *Paroles d'un Croyant*, il me semble t'entendre dicter la terrible vision des "sept rois sur leurs sept trônes de fer."

Sa Majesté l'impératrice Eugénie! Inclignons-nous, Messieurs, en présence de la plus grande infortune de ce temps, en face de celle qui fut impératrice, épouse et mère, et qui, jetée violemment sur la terre de l'exil, a tout perdu, beauté, trône et famille, et, brisée par la douleur, descend lentement la longue spirale de sa désolation.

Du premier coup d'œil, je te reconnais, minois bizarre de la plus cascadeuse des actrices, qui ne te fais pardonner tes caprices et tes incartades insensées qu'à force de talent. Oui, Sarah Bernhardt, ce sont bien là ces yeux d'un noir d'enfer qui te brûlent la moitié du visage, et qui, de la scène, lancent ces éclairs dont le fluide électrique fait frémir les milliers d'auditeurs que tu tiens haletants sous le charme.

Bien pris dans une taille relativement petite, voilà le marquis de Gallifet, le plus brillant général de cavalerie, et peut-être, dit-on, le futur vengeur de la France.

Nous saluons S. A. R. le prince de Galles, le président de la République, M. Grévy, et le duc d'Aumale, dont les figures sont familières à tous.

Quoiqu'il ne soit pas moins connu, certes, et bien au contraire, comment ne pas nous arrêter en face de l'auteur de *Rolla*, des *Nuits*, de l'*Ode à la Malibran*, et de la lettre à Lamartine, qui—superbe égoïste, qu'as-tu fait là!—ne daigna même pas répondre à cet envoi de vers aussi beaux que ses plus belles inspirations! Longtemps, bien longtemps m'arrêtai-je en face de ce remarquable pastel de Landelle, pour me fixer dans l'esprit chacun des traits de mon bien aimé poète, de celui de mes prédilections : très blond, le teint clair et coloré sur pommettes, la lèvre inférieure sensuelle et la supé-

rieure gonflée au milieu par un rictus douloureux.— Les tristesses humaines que tu as traduites en immortels sanglots, amant infortuné, ont laissé leur empreinte sur ta face. C'est que tu les avais plus vivement, plus cruellement ressenties, peut-être, qu'aucun autre avant toi. Et voilà pourquoi, avec ton génie, tu seras toujours le chantre de l'amour et de la jeunesse, qui trouve en tes lamentations sublimes l'idéal écho de ses propres désespérances. — Un jour que je m'étais rendu en pèlerinage au cimetière du Père Lachaise pour y rêver auprès du tombeau de Musset, un jeune couple, se tenant par la main, s'en vint ajouter une couronne de fleurs à toutes celles qui couvraient déjà le mausolée. Longtemps, les doigts serrés dans une muette étreinte, ils contemplèrent le buste qui couronne le marbre mortuaire. Sous l'émotion qui les étreignait leur tête s'inclina vers la terre où repose le cher poète, et je vis deux larmes glisser de leurs paupières et tomber sur le gazon. Ils avaient dû s'aimer en le lisant ensemble...

Barbey d'Aurevilly ! type non moins étrange que ses œuvres : *La vieille Maîtresse* et *Les Diaboliques*. Grand, brun, avec des cheveux noirs frisés et rejetés en arrière et encadrant largement la figure coupée aux deux tiers par une épaisse moustache. La taille est fortement cambrée et pincée dans une redingote aux parements bordés d'un large ruban de satin noir. Au cou une cravate, large aussi, et dont les long bouts de soie mauve et mordorée retombent sur la poitrine en voilant le plastron de la chemise. Sa main gauche, dont l'index expose aux regards un diamant qui étincelle, est fièrement appuyée sur la hanche, à la royale, comme on disait au grand siècle. En un mot, l'air provoquant d'un capitaine Fracasse en redingote, voilà le portrait vrai de l'excentrique auteur de la *Théorie du dandysme* dont il pose, successeur amoindri de Brummel et du comte d'Orsay, pour le dernier modèle.

Mais de tous les portraits exposés, celui qui attire le plus les regards, représente une des femmes les plus accomplies, les mieux douées du côté de l'esprit et de la beauté, dont le pinceau d'un grand peintre ait jamais fixé les traits sur la toile. Demi-assise, demi-couchée sur une chaise longue, elle pose dans un négligé étudié avec tout le raffinement propre à mettre en relief les formes les plus exquises, mais qui serait fatal à toute beauté tant soit peu moins parfaite. Suave figure de brune au teint clair et aux longs yeux noirs d'une pénétrante douceur, elle penche vers nous son front qu'illumine l'auréole d'une intelligence hors ligne agrémentée d'une expression de bienveillance extrême. Épaule et gorge d'une blancheur et d'un modelé à faire rougir celles de la *Madeleine au désert* du Corrège, beaux bras découverts qui pendent dans un abandon plein de charme et d'une gracieuseté de lignes telles que les dut rêver le grand inconnu qui sculpta la Vénus de Milo, les pieds nus—pieds d'enfants qui tiendraient dans la main—cet adorable corps s'enlève, avec une vérité qui lui donne la vie, sur un rideau cramoisi tendu au fond d'une pièce à colonne s'ouvrant sur des massifs d'arbres. Si grande est la perfection à laquelle le peintre en est arrivé, si empoignante cette fascinatrice beauté, qu'après l'avoir contemplée quelque temps, il vous semble que le souffle de la vie soulève sa poitrine et que vous allez tomber à ses pieds.

Cette admirable peinture est l'attirant portrait de Mme Récamier qui, depuis la fin du siècle dernier jusqu'au milieu de celui-ci, vit un empereur et toute une armée de princes, de généraux et d'écrivains les plus distingués, l'assiéger de leurs hommages et de leurs adorations. Tous furent ses amis : Napoléon et Lucien Bonaparte, Adrien et Mathieu de Montmorency, le général Bernadotte, Camille Jordan, le neveu du grand Fré-

déric, le prince Auguste de Prusse, qui, après avoir fait peindre ce portrait de Mme Récamier par le baron Gérard, voulut en faire le princier cadeau à l'original ; Benjamin Constant, Ballanche, Ampère qui fit, dit-on, sa promenade en Amérique pour se distraire un peu du souvenir de son amour malheureux, et enfin, et surtout, Chateaubriand. Cependant, aucun ne fut jamais son amant, et, pour eux tous qui s'en désespéraient en vain, elle fut tout ce que par nature elle pouvait être, leur laissant au moins cette consolation suprême de pleurer leur malheur en commun.

Mais, voici que sur toutes ces toiles célèbres, les tons clairs commencent à se fondre avec les parties ombrées ; c'est le jour qui s'en va. Nous laissons à regret tous ces grands morts et toutes ces célébrités contemporaines s'épanouir dans leur gloire, et nous redescendons parmi les vivants.

Pendant que les brillants équipages s'ébranlent à la suite les uns des autres, pour ramener chez elle la foule élégante, encore tout émerveillé d'avoir vu défilé devant moi cette étonnante procession de célébrités dont le rayonnement illumine ce siècle, je m'en vais m'appuyer sur le parapet du quai, en face du palais des Beaux-Arts. Le soleil se couche dans la pompe de sa majesté parisienne. Sur l'autre rive, en face, l'immense bâtiment du Louvre se fond dans un nuage d'or, tandis que la Seine semble rouler de l'argent en fusion. A droite et derrière nous, du côté de la cité, les aiguilles de la Sainte-Chapelle, les vitraux de Notre-Dame, clochetons, tourelles et rosaces, ainsi que l'interminable traînée de fenêtres et de toits qui dominent les deux rives, étincellent, miroitent et poudroient dans un incomparable flamboiement ; tandis que, sur la rive gauche, les grands arbres du jardin des Tuileries et de l'avenue

des Champ-Élysées se poudrent la tête de poussière d'or. Tout là-bas, au point culminant du lointain, l'Arc de triomphe de l'Étoile—rêve gigantesque du grand empereur—plane un moment dans les feux du couchant comme un ostensor avec ses ruissellements de rayons.

Enfin, en acteur content de ses effets, l'astre radieux s'incline jusqu'à terre, et disparaît derrière le grand rideau pourpré tendu sur l'horizon.

Déjà les quais et les monuments d'alentour commencent à s'effacer dans l'ombre montante, et, voici que sur les ponts les réverbères s'allument, piquant leurs clous à tête d'or sur la tenture bleu pâle du ciel.

En revenant par le quai Voltaire, je me heurte à mon excellent ami, Victor du Bled, qui vient de laisser son article au *Moniteur*, et qui, saisi d'un bel enthousiasme pour le Canada, me parle des études qu'il va bientôt faire sur notre pays. Pour m'en causer plus longuement, il m'entraîne à dîner du côté des grands boulevards. Nous traversons la Seine en face de la vaste place de la Concorde qui resplendit déjà de mille flammes de gaz auxquelles se mêle le rayonnement fugitif des lanternes des nombreux équipages revenant du Bois.

Nous débouchons bientôt sur le boulevard de la Madeleine, au milieu du vacarme assourdissant de centaines de voitures qui roulent et se croisent dans tous les sens, et nous parvenons à percer notre voie dans le torrent de piétons qui inonde les larges trottoirs, couverts, par la moitié, d'une multitude de consommateurs humant une dernière gorgée de vermouth ou d'absinthe, avant d'envahir les restaurants dont les glaces sans tain resplendissent au feu des lustres de l'intérieur.

Tandis que mon ami continue à me développer les idées de ses futurs articles sur notre histoire et notre littérature, je m'en vais me grisant du bruit toujours montant, de l'indescriptible surexcitation de Paris qui, la nuit venue, détend bruyamment ses muscles tirés par le travail ou les ennuis du jour, et, bacchante affolée, pousse une formidable clameur de joie en se ruant aux plaisirs.

JOSEPH MARMETTE.

LES PÊCHERIES CANADIENNES

Les derniers rapports publiés au sujet de la saison de pêche qui se termine actuellement indiquent tous une décroissance effrayante, en particulier dans les pêcheries de morue et de hareng du Labrador et du Nouveau-Brunswick.

Les bancs qui avaient jusqu'à présent été considérés comme inépuisables se dépeuplent peu à peu sans cause apparente.

Par suite, les malheureux habitants de la côte, dont la pêche est la seule industrie et la seule ressource, sont menacés de passer un terrible hiver.

L'effet s'est déjà fait sentir au Labrador comme l'assure M. le Dr. Fortin dans un rapport, et au Cap Breton, si l'on en croit une nouvelle publiée il y a quelques jours par plusieurs journaux et annonçant que l'escadre française du Nord avait envoyé des vivres à des pêcheurs de la côte, réduits à la plus atroce misère.

On ne peut encore indiquer exactement les causes auxquelles doit être attribuée la disparition du poisson dans ces parages.

M. Fortin l'attribue aux fréquentes tempêtes qui ont désolé les parages du golfe pendant la saison de pêche. Quant aux pêcheurs, ils l'attribuent à des causes si diverses qu'il est à peu près impossible de se former une opinion exacte.

Quelques-uns croient trouver la raison de cette diminution dans le grand nombre de pêcheurs américains qui viennent aujourd'hui sur de grosses goëlettes et munis d'engins perfectionnés avec lesquels ils épuisent toutes les places exploitées autrefois par les Canadiens seuls.

D'autres assurent que la présence toujours de plus en plus fréquente des baleines, marsouins et autres cétacés voraces contribue beaucoup à écarter le poisson de ses lieux de séjour habituels.

La cause principale est toutefois, de l'avis commun, l'emploi des nouveaux engins qui ont remplacé pour la morue l'ancienne ligne à main. Parmi ces engins, la plus utilisée est la *trâle*.

La *trâle* est une longue ligne à laquelle est attaché un millier de gros hamaçons placés à un pied d'intervalle. On la jette à fond et on la relève toutes les deux ou trois heures.

Il arrive malheureusement souvent que le gros temps et les tempêtes si fréquentes et si terribles dans les parages des pêcheries où elles s'élèvent et grossissent tout à coup, obligent les pêcheurs à rentrer en toute hâte au port. La violence du vent est telle quelquefois que les barges de pêche perdent leurs trâles ou sont forcées de les abandonner.

Indépendamment de la perte matérielle qui en résulte pour les malheureux pêcheurs, il s'ensuit encore que les trâles abandonnées au fond de l'eau causent la destruction de milliers de poissons.

Sur chaque hameçon de la trâle se prend une morue

qui meurt là, une autre morue mord sur celle-ci comme sur un appât et se prend à son tour, et ainsi de suite, si bien qu'une trôle restée à fond peut presque dépeupler toute une place.

Si l'on pense au grand nombre de pêcheurs qui les emploient et à la fréquence des tempêtes, on comprend le préjudice qu'elles peuvent causer à la pêche.

Tels ne sont pas pourtant les seuls inconvénients de ce nouveau mode de pêche que les Canadiens ont dû adopter pour pouvoir lutter avec leurs concurrents américains.

La peur de perdre ces engins fort coûteux, quelque fois la seule fortune du pêcheur, le pousse à commettre des imprudences qui causent chaque année de terribles sinistres.

Lorsque la tempête éclate et que la trôle est à fond, le pêcheur s'acharne à vouloir la tirer de l'eau. Cette opération est fort longue, le vent s'élève pendant ce temps et la malheureuse barque se trouve prise au milieu de l'ouragan. Quelquefois elle ne peut même plus rentrer au port et périt au milieu de l'Océan.

C'est une terrible vie que celle de ces pêcheurs. Il faut avoir vécu au milieu d'eux pour comprendre et admirer ces luttes contre les éléments, ces actes d'héroïsme obscurs dans lesquels l'homme seul aux prises avec la tempête cherche à lui arracher sa proie.

Les longs récits du soir dans les pauvres cabanes des Acadiens, des Français, comme ils s'intitulent avec orgueil, sont un vrai martyrologe des victimes de la grande mangeuse, de la mer, leur ennemie et leur passion.

Quelques-unes de ces tempêtes sont devenues légendaires parmi eux et mieux que toute éphéméride marquent les étapes de leur rude et pénible existence.

Sans être sceptique endurci, j'ai vu que je m'attendris assez difficilement ; néanmoins je dois avouer que j'ai été profondément touché par le récit d'une tempête célèbre, que me fit un jour un vieux pêcheur de Shippagan, petite ville du comté de Gloucester.

Ce récit est resté gravé dans ma mémoire et je ne puis résister à l'envie d'en faire connaître quelques traits.



Il y a une trentaine d'années, quelques pêcheurs de Shippagan étaient sortis pour pêcher la morue au Banc des Orphelins. Ce nom seul ne donne-t-il pas le frisson ?

Presque tous avaient emmené avec eux leurs garçons, de jeunes enfants qui aidaient à la manœuvre et commençaient ainsi leur apprentissage de la vie.

La pêche avait été belle, le ciel était radieux, chacun s'apprêtait à retourner à la maison, lorsque tout à coup le ciel se couvre, le vent commence à souffler et les pêcheurs se préparent à tenir tête à l'orage.

En quelques minutes, l'ouragan éclate avec furie, la flottille est dispersée et chacune des petites barques devient le jouet de vagues énormes qui menacent de les engloutir.

Un grand nombre disparaissent dans les flots.

Quelques-unes plus heureuses peuvent pousser jusqu'au port où se répand bientôt la triste nouvelle.

Toute la population accourt sur la grève, on veille toute la nuit pour ramasser les cadavres poussés par la mer et le lendemain on en comptait 79, sur 125 pêcheurs qui étaient partis.

Impossible de décrire les pleurs des femmes et des enfants, le désespoir de toute cette population, le spectacle atroce de ces vieux marins racontant leur douleur.

Un malheureux père ramène deux cadavres. Au milieu de la tempête sa barque a chaviré, il a pu sauter sur la quille, mais ses deux fils sont tombés à l'eau.

Il plonge et les ramène à flot mais ce ne sont plus que deux cadavres. Malgré tout, le père veut absolument les faire ensevelir et les ramener au port.

Il prend sa cravate, et avec elle il attache les deux cadavres corps à corps par le cou, puis il les place sur la quille à côté de lui, chacun pendant d'un côté.

C'est dans ce funèbre appareil qu'il revient au port.

Un autre qui avait avec lui son fils, son jeune enfant, chavire également et se sauve en sautant sur la quille. L'enfant qui est dans la cabine ne peut sortir et se trouve enfermé.

Le malheureux père entend ses cris à travers les parois du bateau, mais, que faire ?

Il s'épuise en vains efforts pour arracher les planches,

mais il est sans outils. Pendant ce temps, les appels sont plus pressants. Le père se désole.

Enfin on touche terre, on accourt, on retourne la barque, on ouvre la cabine.

L'enfant venait d'expirer.

Tout ceci est raconté avec une telle simplicité, sans émoi, ni colère, que le cœur se sert réellement.

Ce sont ces mêmes hommes qui vont s'enfermer pour tout un hiver dans leurs tristes cabanes, sans pain quelques fois.

L'année a été mauvaise et M. le docteur Fortin vient demander quelques secours pour eux. Je souhaite de tout cœur qu'il réussisse car je vous jure que quand on a vu de près de tels hommes, c'est presque les larmes aux yeux qu'on lit ces chiffres froidement alignés dans les rapports officiels et qui signifient dans leur sécheresse qu'il y aura peut-être dans quelques semaines de pauvres Acadiens qui mourront de faim.

P. M. SAUVALLE.

LETTRE DE PARIS

Une anecdote sur Victorien Sardou—Rabagas—Reprise des Pattes de Mouches—Le grand Casimir—Trois femmes pour un mari—Comment nos auteurs dramatiques connaissent le Canada—Les Danichef—La femme russe—Macbeth—Etienne Marcel—Le chevalier Mignon et le château de Tire Larigot—Guerre et paix par le comte Tolstoï—Lettres de Madame de Rémusat—Une académie sous le Directoire—Vertu et Virtuosité.

M. Victorien Sardou a eu des débuts difficiles. Rebuté par tous les directeurs de théâtre, pauvre, sans ressources, portant en vain ses manuscrits aux auteurs, aux acteurs en renom, il faillit désespérer et s'abandonner au mauvais destin qui semblait s'acharner contre lui depuis tant d'années. Un jour qu'il avait gravi une fois de plus son calvaire dramatique en vain, il se trouva surpris dans les rues de Paris par une pluie battante, s'abrita sous une porte cochère, et se prit à se demander si sa vie valait la peine d'être vécue : des idées de suicide lui montaient comme par bouffées à la tête, son talent ne lui servait de rien, on n'avait que dédains pour lui, la faim le talonnait souvent, son ardente foi se retirait de lui et les ténèbres se faisaient dans son âme. Il quitte la place, résolu à en finir : un passant l'occupe aussitôt, mais à peine Sardou a-t-il fait quelques pas, il se retourne, et voit une énorme voiture dont une roue se détache violemment et va écraser celui qui vient de lui succéder. C'est un avertissement de la Providence qui ne veut pas que je meure, pensa-t-il aussitôt ; les *diabes noirs* s'éloignent, le courage lui revient, et quelque temps après Déjazet joue sa première pièce avec un succès dilatant.

Aujourd'hui Victorien Sardou est riche, les directeurs de théâtre sont à ses pieds ; dans l'art dramatique, il vient aussitôt après MM. Augier et Alexandre Dumas, entre MM. Labiche et Pailleron ; il gagne ce qu'il veut, il est célèbre, membre de l'Académie Française et à l'apogée de son talent : son œuvre est considérable et compte trois pièces de premier ordre : la *Haine*, *Patrie*, *Divorçons*, beaucoup de comédies infiniment spirituelles et amusantes, comme *Nos bons villageois*, *La famille Benoiton*, *Nos intimes*, *Les ganaches*, *Les vieux garçons*, *L'oncle Sam*, *Rabagas*, etc. Quand vous voudrez vous distraire, faites venir son théâtre, édité par Calmann Lévy, et vous ne vous repentirez pas d'avoir suivi mon conseil.

Il sème les mots à pleines mains. Tenez ! avant d'arriver à ces *Pattes de Mouches* qu'on a reprises l'autre jour à la Comédie Française, laissez-moi vous citer une simple tirade de *Rabagas* que je relisais ce matin. Le prince de Monaco explique l'opposition dont il est l'objet : " Vous avez vu un de ces mauvais ménages où l'un ne fait rien sans que l'autre y trouve à redire ! L'un c'est moi, l'autre c'est mon peuple ; tous mes actes sont appréciés, dénaturés, travestis avec un art ! Exemples : Je me promène : j'ai donc bien des loisirs ! Je ne me promène pas : j'ai peur de me montrer ! Je donne un bal ; luxe effréné ! Pas de bal : quelle avarice ! Je passe une revue : intimidation militaire ! Je n'en passe pas : je crains l'esprit des troupes ! Des pétards à ma fête : l'argent du peuple en fumée ! Pas de pétards ; rien pour les plaisirs du peuple ! Je me porte bien : l'oisiveté ! Je me porte mal : la débauche ! Je bâtis : gaspillage ! Je ne bâtis pas : et le prolétaire !... Ce pays ne connaît que deux procédés : l'absolue routine ou le bouleversement ! Quand il sort de l'ornière, c'est pour faire sauter le coche ! l'aplanir, jamais ! "

Comme on reconnaît bien à ces traits le bon peuple de France ! Et le politicien Rabagas qui s'en prend à l'ordre social des déceptions de son orgueil et des avortements de son impuissance. Et ses mots si drôles ! On l'applaudit et il s'écrie : " Mon succès atteste une fois de plus la solidité, l'invincible évidence des immortels principes, auxquels nous sommes prêts à sacrifier : vous, ma vie, et moi la vôtre... On lui observe qu'il change bien vite de conviction : " Je change ? Je ne change pas ! Je n'en ai point ! Nous ne sommes pas chargés de croire ce que nous disons, mais de le faire croire." Et cette définition du socialisme : Les uns veulent tout garder, les autres tout prendre ; à droite la digestion, à gauche l'appétit. Voici un affamé qui gronde à la porte ; invitons-le ; dès qu'il en sera, il ne renversera pas la table."

Mais arrivons à ces *Pattes de Mouches* que le public de la première représentation a si froidement accueillies, ce qui ne les a point empêchées de se relever aux représentations suivantes et de faire de l'argent. J'étais à cette première et j'ai subi cette impression glaciale comme on subit certains courants magnétiques. Je ne me reconnaissais plus moi-même, car le matin chez moi, bien enfoncé, bien emmitouffé dans mon fauteuil, j'avais relu la pièce avec un plaisir extrême ; et le soir, je la voyais qui faisait sur les spectateurs l'effet des vieilles gazettes et des fusées éteintes.

En dépit de tout, je me permettrai de répéter avec M. Weiss, qu'elle est d'un vif attrait. Il est vrai qu'il n'y a pas grand chose dedans, il n'y a quasi rien, si ce n'est un perpétuel éblouissement des yeux et de l'esprit, si ce n'est l'originalité d'un talent qui se plaît dans le trémoussement, le pailleté, la poudre de perlimpinpin brillante et dorée et qui y triomphe. C'est bien quelque

chose, me direz-vous, et je n'y contredis pas : la pièce est une mousse, une dentelle, un débrouillement d'arabesques, un pétilllement de bulles de savon et M. Sardou un prestigidateur incomparable.

Analysons un peu les *Pattes de Mouche* ! Il s'agit d'un billet, et d'un billet amoureux. La pièce est l'odyssée en trois actes des poursuites, refuites et métamorphoses de ce billet compromettant, qui a commencé par dormir trois ans dans le creux d'une figurine en vieux Sèvres représentant la déesse Flore. Prosper Bloch et Clarisse s'aimaient d'amour tendre, tendre et contrarié, comme c'est l'ordinaire. Ils se juraient d'être l'un à l'autre ; mais les fatalités, les malentendus n'ont pas manqué de faire leur office. Lorsqu'ils se rencontrent trois ans après, ils s'accusent réciproquement d'infidélité. Clarisse a épousé M. Vanhove, un Hollandais, jaloux comme un bataillon de tigres. Prosper Bloch a fait le tour du monde, il n'est pas encore marié, mais il a un certain oncle qui lui intime de le faire immédiatement, sous peine d'être déshérité. C'est pourquoi il vient demander à M. Vanhove la main de Mademoiselle Marthe, sa pupille, et M. Vanhove l'a renvoyé à Madame Vanhove : si bien qu'il se trouve avoir à demander la main de la filleule à la marraine qu'il a tant aimée, dans le même château, dans le même salon, où ils ont filé le parfait amour.

Madame Vanhove repousse la démarche par un sentiment délicat : elle ne se sentirait pas assez honnête femme entre son mari et un autre homme vis-à-vis duquel elle se rappellerait toujours qu'ils se sont aimés. Figurez-vous la Pauline de Corneille entre Polyceute et Sévère, fut-ce Sévère marié. Mais Prosper Bloch n'abandonne pas aisément la partie : du temps de leur secrète idylle, Flore tenait lieu du tronc d'arbre buro-

lique dans lequel les anciens bergers galants échangeaient leur correspondance amoureuse. Prosper et Suzanne glissaient donc leurs lettres sous les pieds de la déesse, et le dernier jour qu'ils se sont vus, le jour où la famille de Suzanne l'enlevait pour la marier de force en Hollande, elle écrivait à Prosper la violence qu'on lui faisait, elle confiait son dernier billet au vieux Sèvres et le billet y est toujours.

Qui l'aura le billet ? Prosper et madame Vanhove tournent autour de la figurine ; le premier l'emporte. Avec lui il espère contraindre Suzanne à rester neutre à son égard. Ici intervient l'héroïne de la pièce, Mademoiselle Suzanne, une femme supérieure qui a l'aversion du mariage et qui est arrivée à la trentaine sans avoir rencontré son vainqueur. De son côté, Prosper Bloch est un oisif de grande allure et de grande intelligence qui a vu les maux des hommes, qui a échappé au poison des Javanaises, chassé le tigre et déteste aussi le mariage. Voilà une comédie du cœur attachante ; deux ennemis du mariage qui finissent par s'épouser. Mais cette comédie,—et c'est ici la marque d'un esprit qui s'échappe toujours vers les combinaisons sémilantes et les accessoires,—cette comédie, M. Sardou l'a laissée là pour ne s'occuper que de son billet. Il subordonne au jeu de raquette du billet la peinture du progrès des sentiments chez Prosper et Suzanne et nous absorbe dans le cache-cache de la lettre.

Naturellement Suzanne qui vient carrément avec son amie chez Prosper, y trouve bien vite le billet ; mais alors elle s'amuse à la bagatelle, elle gamine ; elle tire le papier du pli et le remplace par un autre. C'est bien le moment de faire une attrape. Elle jette enfin le papier au feu, mais tout-à-coup elle le retire flambant et l'éteint pour se donner le plaisir de le faire brûler par Prosper lui-même.

Puis commencent les péripéties du papier devenu allumette, que Prosper retire de la cheminée pour allumer sa lampe, ensuite de quoi il le jette tout enflammé par la fenêtre juste au moment où rentrent les chasseurs. Petit bonhomme a la vie dure ! Chériou l'entomologiste qui a besoin d'un cornet pour y mettre un scarabée, le prend : puis de ce cornet, le petit Paul en cognant un peu le brûlé, refait à l'envers une lettre pour Marthe. Enfin, après trois ou quatre autres ovations, c'est Vanhove qui le brûle lui-même, sans se douter du contenu. Ouf !

Le dialogue reste étincelant de verve et de grâce. Voulez-vous quelques échantillons ? Suzanne arrivant avec Clarisse chez Prosper, demande naturellement si on peut entrer. " Je vous répondrai, Madame, à l'orientale, qu'un rayon de soleil à ses entrées partout.—Et quand on n'est pas rayon de soleil ?—Qu'importe si l'on est parfum de rose ? " Et cette jolie tirade sur notre amour du bibelot : " Nos meubles bric-à-brac ; nos livres bric-à-brac ; nos idées et nos amours, bric-à-brac ; nous n'aimons plus que l'étranger ou l'étrange, bric-à-brac. Aussi montrez-moi un monsieur, assis dans un fauteuil à bascule américain, comme celui-ci, devant une table flamande, recouverte d'un tapis algérien, et buvant dans de la porcelaine de Saxe une liqueur chinoise, en fumant du tabac turec, après un diner à la russe, où il a parlé sport en anglais à sa femme qui lui a répondu musique en italien, je vous dirai de suite : c'est un français."

J'en passe et des meilleurs. L'interprétation des *Pattes de Mouches* en soutient l'agrément, sans toutefois arriver à la perfection. Tebose a composé admirablement le rôle sévère et froid de Vanhove, Coquelin aîné a des parties excellentes, mais il ne garde pas assez l'air

de supériorité qui convient à l'esprit de Prosper, ses costumes du premier et du second acte sont déplorables. Melle Suzanne, (Blanche Pierron) doit être plus montée en couleur que cela ; je la comprend plus brève, plus nette, plus décisive ; elle ne joue pas assez en dehors.

M. Coquelin cadet montre beaucoup de finesse à représenter un personnage qui n'en a pas.

Il y a beaucoup de reprises par le temps qui court et les *Pattes de Mouches* ne sont nullement isolées. Ainsi aux Variétés on a repris avec succès *Le grand Casimir*, sorte de comédie bouffe fort gaie et jouée en perfection par Melles Chaumont, Baron, Dupuis et Léonce. Les types en sont restés : le bel et grand Casimir de sous-préfet devenu écuyer et dompteur par passion pour Angéline, Sotherman le poète amoureux aussi de l'étoile, le grand duc de n'importe quoi, qui a *le chic et le chèque*, tout prêt à monter à cheval pour suivre la caravane en faisant l'annonce de la troupe nomade, et Angéline, la diva romanesque, nerveuse et vertueuse par adoration pour le grand Casimir.

Au théâtre Cluny, reprise de *Trois femmes pour un mari*, autre bouffonnerie fort spirituelle ma foi, où l'auteur nous prouve qu'il n'a jamais traversé l'Océan et qu'il ne sait nullement où se trouve le Canada. Figurez-vous qu'il a mis en scène un canadien, et savez-vous ce qu'il en fait ? Un homme des tropiques qui chasse le tigre dans les pampas et s'enrichit en plan-

tant de la canne à sucre. Il y a là aussi une jeune américaine assez désopilante qui, pour s'assurer de l'amour d'un prétendant, lui pose un petit chronomètre sur la poitrine ; une invention yankee qui sert à reconnaître si l'amour est de bonne qualité, garanti et contrôlé.

A la Porte St. Martin, reprise des *Danichef* de Pierre Newski, jouée en perfection par Madame Pasca. La pièce est de grande allure et de grand style, on sait qu'Alexandre Dumas y a mis sa griffe. Citons-en quelques traits. On demande à un français de définir la femme russe. "Quand Dieu eut fait la femme, il réfléchit un moment et dit : Il faut faire mieux et pire... et il fit la femme russe. Ceux qui aiment se sacrifient quelquefois ; ceux qui sont aimés, jamais. Quand nous aimons un autre homme, l'homme qui nous aime est bien est bien peu de chose pour nous. Que le diable emporte l'amour ! Il s'en gardera bien, c'est lui qui l'a apporté. Et cette déclaration d'Osipe à sa fiancée : "N'es-tu pas plus blanche que cette marguerite, plus fraîche que cette rose ; tes yeux ne sont-ils pas plus ombragés, plus profonds que cette belle pensée ? Ces fleurs n'ont que l'éclat de la surface ; toi, tu as une âme qui éclaire ta beauté."

A la Renaissance, une pièce fort médiocre, l'*Amazone*, très-bien interprétée par Mlle Julien et par M. Galipaux. Hier à l'Odéon première représentation des *Macbeth* de Jules Lacroix, et il y a quelques jours au Théâtre Ly-

rique, opéra en quatre actes, paroles de M. Louis Gallet, musique de M. Camille Saint-Saërs. Malgré les qualités de premier ordre que déploie le maëstro, son œuvre n'a eu qu'un succès d'estime. Son Marcel ne se défait pas assez de sa gravité et de son procédé religieux. Je ne doute pas que le plain chant ait été toute la musique du 14^{me} siècle, mais il ne doit pas supprimer le mouvement du drame et y remplacer la passion. On ne comprendra jamais qu'Etienne Marcel manque d'enthousiasme et il en manque ; il n'est pas même un tribun qui déclame avec véhémence. C'est un homme d'église, un religieux qui psalmodie. Quelle est donc cette force du système, pour qu'un artiste de la valeur de Saint-Saërs se retourne contre son art et contre lui-même ? pour que celui qui peut ne veuille plus ? pour que celui qui a domination sur les âmes se refuse d'user de cette domination admirable, qu'il s'interdise de les entraîner, de les émouvoir, de les passionner et de les charmer ?

Faut-il vous parler du chevalier Mignon, l'opérette des Bouffes ? Avouons-le ? Elle n'est pas bien neuve, elle met à la scène un chapitre de Faublas ; elle n'est pas bien morale non plus, quoiqu'elle finisse par un mariage ; elle n'a pas bien le sens commun. Cependant on s'amuse, et puis cela est joué, chanté à merveille.

Je préfère de beaucoup, dans le même genre, le *Château de Larigat*, opérette fantastique en trois actes, musique de M. Gaston Serpette, paroles de MM. Blum et Raoul Toché. Tout y est vif, enlevé et réalise des prodiges de bouffonnerie, assaisonnée d'humour et de sel. Le mot de l'horizontale Agathe de Buttemblanc à sa

camériste qui lui présente la note d'un fournisseur ; " Mais laissez-moi donc tranquille ; vous voyez bien que je suis seule ! " est d'excellente comédie. Elle est sublime, cette réplique d'un faux général mexicain à un collègue, non moins imaginaire, qui s'étonne de voir briller tant de décorations extraordinaires sur sa poitrine : " J'en ai beaucoup d'autres que je mets dans le dos pour que l'ennemi les voie. "

Voilà une revue sommaire de ce qu'on joue en ce moment. Dans quelques semaines, nous aurons une nouvelle pièce de M. Dumas à la comédie française ; une de M. Sardou au Vaudeville. A la Renaissance, on va répéter Fouché, drame en cinq actes de M. Gilbert Augustin Thierry, sur lequel je vous donnerais des détails inédits, si la place ne manquait ;—enfin M. Pailleron donnera deux pièces au printemps, une à la Comédie française, une autre au Gymnase. Je leur garantis un succès pareil à celui du *Monde où l'on s'ennuie*.

Les chefs d'œuvre ne courent pas les rues, et quand on en déniche un, il faut s'empressez de le signaler. Laissez-moi vous conseiller de demander le livre du comte Tolstoï, *Guerre et Paix*, chez Hachette, 3 volumes in-douze, édition bon marché. Le comte Tolstoï " est le plus grand écrivain de la Russie, son roman est une peinture prodigieusement vivante du monde russe au commencement du siècle. Dans un salon littéraire où je me trouvais l'autre soir, MM. Pail-

leron et Augier s'accordaient à dire qu'ils n'avaient jamais rien lu de pareil : " c'est absolument original et particulier, observaient-ils, cela sort du cerveau et ne ressemble à rien."

Deux autres grands succès littéraires : Le tome troisième de la Correspondance de Madame de Rémusat, et une Académie sous le Directoire, par M. Jules Simon. (Calmann Lévy, éditeur).

Un joli mot au sujet de M. Pailleron qui vient de composer sur les prix Monthion un discours qu'il lira bientôt à l'Académie Française, et dont M. Labiche, son ami, dit merveilles : Quelqu'un demande s'il prêche d'exemple—Pourquoi pas ?—En tout cas, fait Madame B... il ne s'agit pas ici de vertu, mais de virtuosité.

VICTOR DU BLED.

LA DOCTRINE MUNROE

Il en est de la doctrine Munroe comme de beaucoup d'autres questions politiques qui n'ont jamais été complètement définies ; tout le monde en parle, tout le monde l'invoque, les uns l'attaquent, les autres la défendent, et tous sans savoir au juste en quoi elle consiste ou en la dénaturant au point de la rendre absolument différente de l'idée première de son promoteur.

La dernière élection des Etats-Unis a remis la doctrine Munroe sur le tapis et l'on a encore rompu lances pour et contre ; aussi serait-il peut-être bon une fois pour toutes d'établir en quoi elle consiste réellement, dans quel but elle a été proclamée et comment elle a été faussée au point de devenir un danger pour les nations même qu'elle devait protéger.

En 1824, l'Espagne eut quelques velléités de récupérer par la force ses colonies perdues dans le continent américain. Le Mexique venait de proclamer son indépendance, les colonies sud-américaines venaient de secouer le joug, et l'Espagne ne pouvait, sans colère, voir ses anciennes possessions prendre leur libre essor et se dégager aussi facilement de la vieille métropole. Les états de l'ancien continent menaçaient de l'aider dans sa tâche et de seconder ses efforts pour reconquérir par la force ses anciennes possessions. Munroe, alors président des Etats-Unis, lança une proclamation où il appelait le nouveau continent tout entier du Nord au Sud au secours des jeunes nationalités de l'Amérique Espagnole.

Il refusait à l'ancien continent le droit de s'immiscer dans les affaires du nouveau et de lui imposer ainsi sa volonté.

C'est de cette proclamation que l'on a tiré, après coup, la fameuse devise "*America for Americans*" qui traduisait fort bien à cette époque l'intention de Munroe.

Malheureusement, depuis cette époque, les Américains lui ont donné une extension qui n'était jamais entrée dans l'esprit de son auteur. Pour les Américains avancés, l'Amérique aux Américains signifie l'Amérique aux Etats-Unis.

Ils réclament non seulement leur prépondérance sur le continent, mais encore l'absorption future de toutes les nationalités de descendance latine.

La politique des Etats-Unis n'a jamais varié à cet égard.

En 1848 les Etats-Unis enlèvent par le traité de Guadalupe, le 2 février, la moitié du territoire mexicain, le Texas, l'Arizona, le nouveau Mexique.

En 1849 le général Frémont envahit la Haute Californie annexée ensuite à l'Union.

Quand il s'est agi de créer un canal à travers l'isthme de Tehuantepec, les Etats-Unis, par le traité Clayton-Bulwer, s'étaient arrogé le droit de garnison dans l'isthme.

Plus tard, quand il s'est agi de creuser le canal de Panama, ils ont prétendu y exercer un droit de police maritime.

L'action diplomatique des Etats-Unis a été la même au Pérou.

Le ministre Hurlburt avait assuré aux Péruviens que les Etats-Unis ne permettraient pas aux Chiliens d'annexer une seule parcelle de leur territoire.

Un an après, le ministre Logan les pousse à céder les provinces de Tarapaca et d'Antofagasta et à rendre celles de Tacna et d'Arica.

Les Etats-Unis l'ont faussée à dessein et leurs efforts pour soulever Cuba et jeter les révoltés dans leurs bras une fois la liberté conquise, est une autre preuve de cette sombre machination.

Il y va de l'honneur de l'Amérique entière de réclamer la propriété d'un grand principe proclamé pour le salut de tous et que quelques-uns cherchent à escamoter à leur profit.

Le mouvement a déjà commencé, l'année dernière, à Caracas, lorsque les délégués de l'Amérique Espagnole, réunis pour le centenaire de Bolivar, organisèrent, sous la présidence de Guzman Blanco, une conférence dont le but était de jeter les bases d'une alliance de l'Amérique Latine.

D'un autre côté, la défaite de Blaine est un autre indice de la protection qui élèvent les gens de cœur contre cette politique fratricide.

Que chacun comprenne donc bien la partie de cette belle devise et que les politiciens éhontés ne l'emploient plus, comme dirait M. Prudhomme, à la fois pour défendre les républiques sœurs et aussi pour les combattre.

J. A. N. PROVENCHER.

TABLE DES MATIÈRES

1884

TROISIÈME VOLUME

SONNET, par Louis Fréchette.....	3
LE NOM DE LA VÉRÉNDRIE, par Benjamin Sulte.....	5
L'ISLE AUX DÉMONS, par Louis H. Taché.....	11, 71, 110, 414
I.—Prologue.....	
II.—Evacuation	
III.—En Bretagne.....	
IV.—Fatalité	
V.—En mer	
VI.—Le monde invisible.....	
VII.—L'isle aux démons.....	
VIII.—Spes ultima.....	
IX.—Souls	
X.—Deux ans après.....	
XI.—Au Carrefour-du-Maudit.....	
L'ARTISAN, poésie par Speranza.....	37
LA CLOCHE DE CAUGHNAWAGA, légende (traduction).....	38
OCTAVE CRÉMAZIE, études-critique par Thos Chapais.....	44
ANTE LUCEM, poésie par Louis Fréchette.....	49
LÉON XIII, par l'abbé Bruchési.....	53
LA LANGUE ACADIENNE, par Pascal Poirier.....	63
IDÉAL, poésie par Jos Desrosiers.....	91
LES ACADIENS, par Frédéric Gerbié.....	92, 103
LE RETOUR DE LA PÊCHE, poésie par Nap. Legendre.....	97
LA VÉRÉNDRIE, par Benj. Sulte.....	99
L'AMITIÉ, poésie par Ernest Marceau.....	125
LES VIEUX CRÉOLES, (G. W. Cable) traduction de Ls. Fréchette..	126, 210
LA PREMIÈRE MOISSON, poésie par Louis Fréchette.....	145
LES HUITRES, par Pascal Poirier.....	147
UNE DISPARITION MYSTÉRIEUSE, nouvelle par Chs de Soulanges....	157
L'AFFAIRE SOUGRAINE, par L. P. Lemay (Bibliographie).....	191
DESTINÉE, poésie par Th. Gautier.....	193
VIEUX FORTS DE L'ACADIE, par J. G. Bourinot.....	194
NAISSANCES, MARIAGES ET DÉCÈS, par Alphonse Lusignan.....	214, 256
I.—Naissances.....	
II.—Mariages	
III.—Décès.....	

1760, poésie par A. B. Routhier.....	234
LA LANGUE FRANÇAISE ET LA PROVINCE DE QUÉBEC.....	
Par Nap. Legendre.....	235, 273
LETTRE DE PARIS, (mouvement littéraire et artistique).....	
Par Victor du Bled.....	241, 297
FILS DE BRAVES, poésie par M. J. A. Poisson.....	284
CHEZ LE PAUVRE EN HIVER, poésie par Nap. Legendre.....	286
VILLANELLE, poésie par P. J. O. Chauveau.....	288
LES DEUX FRANCS, poésie par M. J. A. Poisson.....	280
L'AMIANTHE, C'EST LE MILLION, par A. N. Montpetit.....	323
LA LOUISIANAISE, par Louis Fréchette.....	333
FLEURS FANÉES, poésie par Louis Fréchette.....	334
LETTRE DE PARIS, (politique et littérature) par Victor du Bled...	337
L'ARMÉE DU SALUT, par J. A. N. Provencher.....	345
EXPÉDITION POLAIRE, (La Jeannette).....	350
LE "NOTRE PÈRE," par A. Barbé.....	355
CURIEUX MÉMORIAL, par Oscar Dunn.....	360
LORD BYRON, par A. D.....	375
L'AUTOMNE, poésie par Arthur Globensky.....	385
LETTRE DE PARIS, (M. Caro) par Victor du Bled.....	386
HYPOTHÈSE D'UN CATACLYSME, (Le Saguenay) par Arthur Buies...	397
L'ARMÉE DES MISÉRABLES ALLEMANDS, par X. X. X.....	406
LUI ET ELLE, par Louis Lussier.....	409
CE QU'EST C'EST QU'UNE MÈRE, par George Lemay.....	421
LE DERNIER BAISER, poésie par André Theuriet.....	429
UN AMOUR FATAL, par Louis H. Taché.....	433
LA SIRÈNE DU LAC SUPÉRIEUR, légende par P. B. de La Bruère....	439
LA GRANDE CHARTREUSE, par H. de C.....	442
LE TAUPIER, par Ignotus.....	446
FORMOSA, par Auguste Vitu.....	458
STE-ANNE DE BEAUPRÉ, par Laure Conan.....	468
UN RACCOMODEMENT, par A. Dalsème.....	475
LE CHEVEU BLANC, poésie par M. J. A. Poisson.....	481
UN SOIR SUR LA GRÈVE, par Arthur Buies.....	483
NOVEMBRE, par Alph. Lusignan.....	492
LETTRE DE PARIS, (Jean Tourguenef) par Victor du Bled.....	497
LE PARDON ROYAL, (de l'anglais) par Louis H. Taché.....	506
LE TONKIN, par Napoléon Champagne.....	510
IMPRESSIONS ET SOUVENIRS, par Joseph Marmetto.....	519, 533
NOTRE PETIT JULES, poésie par M. J. A. Poisson.....	529
LES MORTS, poésie par P. J. Ubalde Beaudry.....	532
LES PÊCHERIES CANADIENNES, par P. M. Sauvalle.....	546
LETTRE DE PARIS, par Victor du Bled.....	552
LA DOCTRINE MONROE, par J. A. N. Provancher.....	563
TABLE DES MATIÈRES, 1884.....	567

TABLEAU GÉNÉRAL DES MATIÈRES

VOLUMES I, II ET III

1882-83-84

POESIE

Volume I

LA NUIT, par A. B. Routhier.....	7
SUR UNE FLEUR, par St-C. L.....	49
TEMPÊTE, par James E. P. Prøndergast.....	97
UNE RUINE, par A. B. Routhier.....	145
HOMMAGE A LONGFELLOW, par M. J. A. Poisson.....	146
A MES ENFANTS, par L. P. Lemay.....	193
UNE BOUCLE DE CHEVEUX, par M. J. Marsile.....	241
LE SACRILÈGE, par M. J. A. Poisson.....	289
LES BLESSURES, par S. P.....	385
A L'OcéAN, par S. P.....	433
MÉDITATION, par T. G.....	439

Volume II

LE CANADA, par Jas Donnelly..	5
LE CANON DE LA CITADELLE, par M. J. A. Poisson.....	49
PLEUREZ LES MORTS, par Nap. Legendre.....	53
LA JOURNÉE DE L'ENFANT, par M. J. A. Poisson.....	95
I.—Chante.....	
II.—Cours.....	
III.—Ris.....	
IV.—Prie.....	
V.—Dors.....	
ESPÈRE ENCORE, par Chs Gauvreau.....	102
LA FÊTE DE LA GRAND'MÈRE, par A. B. Routhier.....	145

LE ROUQUET DE L'ANGE.....	207
1870, par Louis Fréchette.....	241
EXIL, par Armand Sylvestre.....	289
NOTRE HISTOIRE, par Louis Fréchette.....	385
L'AUTOMNE, par Sully Prud'homme.....	433
DIES IRÆ, par l'Abbé Denis, F.S.S.....	481
LA MARINGOUINE, par Armand Rinfret.....	552

Volume III

SONNET, par Louis Fréchette.....	3
L'ARTISAN, par Speranza.....	37
ANTE LUCEM, par Louis Fréchette.....	49
IDÉAL, par Jos DesRosiers.....	91
LE RETOUR DE LA PÊCHE, par Nap. Legendre.....	97
L'AMITIÉ, par Ernest Marceau.....	125
LA PREMIÈRE MOISSON, par Louis Fréchette.....	145
DESTINÉE, par Th. Gautier.....	193
1760, par A. B. Routhier.....	234
FILS DE BRAVES, par M. J. A. Poisson.....	284
CHEZ LE PAUVRE EN HIVER, par M. J. A. Poisson.....	286
VILLANELLE, par P. J. O. Chauveau.....	288
LES DEUX FRANCS, par M. J. A. Poisson.....	289
LA LOUISIANAISE, par Louis Fréchette.....	333
FLEURS FANÉES, par Louis Fréchette.....	334
L'AUTOMNE, par Arthur Globenski.....	385
LE DERNIER BAISSER, par André Theuriet.....	429
LE CHEVEU BLANC, par M. J. A. Poisson.....	481
NOTRE PETIT JULES, par M. J. A. Poisson.....	529
LES MORTS, par P. J. Ubalde Baudry.....	532

LITTÉRATURE

Volume I.

POUR LES NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES, par A. Buies.....	9
HUBERT LARUE, par Faucher de St-Maurice.....	12
DE LA TRADITION, par J. E. Prince.....	73
SOUVENIRS D'UN AUTRE AGE, par Hector Fabre.....	99
UN PROJET, par A. Buies.....	106
LES QUATRE VENTS DE L'ESPRIT, de Victor Hugo.....	
Etudes-critique par Thos Chapais.....	150, 209, 256

UNE PROMENADE AUX ENVIRONS DE SAN FRANCISCO.....	
Par Auguste Achintre.....	201
NOTRE PRONONCIATION, par Ernest Marcoau.....	243
LES FOINS, par Nap. Legendre.....	249
LA POÉSIE FRANÇAISE EN CANADA, par Benj. Sulte.....	274, 300, 356
L'ACCENT FRANÇAIS AU CANADA, par A. Michel.....	386

Volume II

POUR LES NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES, 1883, par Arthur Buies	11
UNE AUDIENCE CHEZ M. LOUIS VEUILLOT, par J. C. Taché.....	31
AU PAYS DU SOLEIL, par A. B. Routhier.....	63, 106
I.—En chemin de fer.....	
II.—Nice.....	
III.—Monaco.....	
IV.—Un rêve.....	
POÈTES ILLETTRÉS DE LOTBINIÈRE, par L. P. Lemay.....	87, 139, 168, 235
CHEZ LES POÈTES, par Hector Fahre.....	147
LOUIS VEUILLOT, par l'Abbé Bruchési.....	193
SOUVENIRS DE ROME, par A. B. Routhier.....	256, 297
I.—Le Colisée.....	
II.—Sur la route d'Ostie.....	
III.—L'apôtre des nations.....	
LA PRESSE, par N. E. Dionne.....	267
IMPRESSIONS, par Geo. Lemay.....	290
LE COMTE DE CHAMBORD, par Louis des Lys.....	362
L'HOTEL DE RAMBOUILLET, par l'Abbé Victor Charland.....	400
OCTAVE CRÉMAZIE, études-critique par Thos Chapais.....	410, 450, 521
UNE VILLE FRANÇAISE EN CANADA, par G. Lamothe.....	434
L'INTELLIGENCE DANS LA SOCIÉTÉ, par Altair.....	440
LE CIMETIÈRE, par l'Abbé Gingras.....	493
L'HIVER EN CANADA, par A. Achintre.....	531

Volume III

OCTAVE CRÉMAZIE, études-critique par Thos. Chapais.....	44
LÉON XIII, par l'Abbé Bruchési.....	53
LA LANGUE ACADIENNE, par Pascal Poirier.....	63
LES ACADIENS, par Frédéric Gerbié.....	92, 103
LES HUITRES, par Pascal Poirier.....	147
NAISSANCES, MARIAGES ET DÉCÈS, par Alphonse Lusignan.....	214, 256
I.—Naissances.....	
II.—Mariages.....	
III.—Décès.....	

LA LANGUE FRANÇAISE ET LA PROVINCE DE QUÉBEC.....	
Par Napoléon Legendre.....	235, 273
LETRES DE PARIS (Mouvement littéraire et artistique).....	
Par Victor du Bled.....	241, 297
LETRE DE PARIS (Politique et littérature) par Victor du Bled....	337
L'ARMÉE DU SALUT, par J. A. N. Provancher.....	345
CURIEUX MÉMORIAL, par Oscar Dunn.....	360
LETRE DE PARIS (M. Caro) par Victor du Bled.....	386
HYPOTHÈSE D'UN CATACLYSME (Le Saguenay) par Arthur Buies...	337
CE QUE C'EST QU'UNE MÈRE, par Geo. Lemay.....	421
STE-ANNE DE BEAUPRÉ, par Laure Conan.....	468
UN SOIR SUR LA GRÈVE, par Arthur Buies.....	483
NOVEMBRE, par Alph. Lusignan.....	492
LETRE DE PARIS (Jean Tourguenef) par Victor du Bled.....	497
LE PARDON ROYAL, par Louis H. Taché.....	506
IMPRESSIONS ET SOUVENIRS, par Jos Marmette.....	519, 533
LES PÊCHERIES CANADIENNES, par P. M. Sauvalle.....	546
LETRE DE PARIS, par Victor du Bled;.....	552
LA DOCTRINE MUNROE, par J. A. N. Provancher.....	563

LEGENDES, NOUVELLES ET CONTES

Volume I

LE REBELLE, nouvelle par R. de Trobriand.....	62, 91, 123, 177, 218
UN HOMME DÉSAFFAÎTÉ, par Ernest Gagnon.....	434
LES SABLONS, par J. C. Taché.....	441
I.—Prologue.....	
II.—Géographie.....	
III.—Histoire naturelle.....	
VI.—Histoire.....	
V.—Digression.....	
VI.—Chroniques et légendes.....	
VII.—Épilogue.....	

Volume II

LA SALUTATION DES MORTS, par A. Achintre.....	117, 157
RÊVE ET BONHEUR, par Louis Lussier.....	153
PETER McLEOD, par A. Buies.....	283
A TRAVERS LES RONCES, par Laure Conan.....	403
TROIS MALHEURS DU COUP, par Alph. Lusignan.....	504

LA TOUR MYSTÉRIEUSE, par G. de B.....	555
I.—L'orage	
II.—La tour.....	
III.—La rencontre.....	
IV.—Jalousie	
V.—Vengeance	
VI.—Dernières reliques.....	

Volume III

L'ISLE AUX DÉMONS, par Louis H. Taché.....	11, 71, 110, 414
I.—Prologue	
II.—Evocation	
III.—En Bretagne.....	
IV.—Fatalité	
V.—En mer.....	
VI.—Le monde invisible.....	
VII.—L'isle aux démons.....	
VIII.—Spes ultima.....	
IX.—Seuls.....	
X.—Deux ans après.....	
XI.—Au Carrefour-du-Maudit.....	
LA CLOCHE DE CAUGHNWAGA (traduction).....	38
LES VIEUX CRÉOLES (G. W. Cable) traduction de Ls Fréchette..	126, 210
UNE DISPARITION MYSTÉRIEUSE, par Chs de Soulanges.....	157
LUI ET ELLE, par Louis Lussier.....	409
UN AMOUR FATAL, par Louis Taché.....	433
LA SIRÈNE DU LAC SUPÉRIEUR, par P. B. de La Bruère.....	439

RELIGION ET PHILOSOPHIE

Volume I

LE DOUTE ET LA FOI, par A. Michel.....	357
LES PREMIÈRES MISSIONS DU CANADA, par N. E. Dionne.....	399

Volume II

PHILOSOPHIE NON CHRÉTIENNE, par A. Michel.....	39, 75, 125
L'INSPIRATION DES SAINTES ÉCRITURES, par l'abbé M. E. Méthot..	176, 209

HISTOIRE ET SCIENCE

Volume I

COUPS DE PLUME, par Benj. Sulte.....	35
A PROPOS DU MOT "HABITANT," par T. P. Bédard.....	39
HABITANT ET HIVERNANT, par Benj. Sulte.....	50
LE GOUVERNEUR JEAN DE LAUZON ET SES TROIS FILS.....	
Par T. P. Bédard.....	55, 84, 115
MONTCALM ET LE CANADA, par Thos Chapais.....	418, 559

Volume II

L'ÉCLAIRAGE ÉLECTRIQUE, par l'abbé J. C. Lafamme.....	229
LES AQUEDUCS DE ROME ANCIENNE, par Ernest Marceau.....	315
L'ÉLECTRICITÉ SUR NOS TÊTES, par l'abbé J. C. Lafamme.....	392
LES TEMPS HÉROÏQUES DU CANADA, par J. C. Taché.....	513

Volume III

LE NOM DE LA VÉRENDRIE, par Benj. Sulte.....	2
LA VÉRENDRIE, par Benj. Sulte.....	99
VIEUX FORTS DE L'ACADIE, par J. G. Bourinot.....	194
L'AMIANTE, C'EST LE MILLION, par A. N. Montpetit.....	323
EXPÉDITION POLAIRE, (La Jeannette).....	350
LE TONKIN, par Nap. Champagne.....	510

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Volume III

LE "NOTRE PÈRE," par A. Barbé.....	355
LORD BYRON, par A. D.....	375
L'ARMÉE DES MISÉRABLES ALLEMANDS, par X. X. X.....	406
LA GRANDE CHARTREUSE, par H. de C.....	442
LE TAUPIER, par Ignotus.....	446
FORMOSA, par Auguste Vitu.....	458
UN RACCOMODEMENT, par A. Dalsème.....	475

DIVERS

Volume I

PROSPECTUS DES NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES.....	5
LETTRE INÉDITE DE OCTAVE CRÉMAZIE.....	53
CONFÉRENCE SUR LA CHARITÉ, par l'abbé Bruchési.....	
CHRONIQUES, par Ernest Gagnon.....	195, 293, 349, 392
LISTE DES REVUES LITTÉRAIRES FRANÇAISES PUBLIÉES EN CANADA DEPUIS 1763 À 1883.....	567
TABLE DES MATIÈRES DE 1882.....	573

Volume II

CHRONIQUES, par Ernest Gagnon.....	23, 240
CHRONIQUE DE QUÉBEC, par Thos Chapais.....	53
CHRONIQUE, par Thos. Chapais.....	221, 245, 375
LES ASSOCIATIONS OUVRIÈRES ET LES GRÈVES, par Nap. Legendre....	330
CHRONIQUE, par J. E. Prince.....	464
HISTOIRE DE MELLE LEGRAS, (Bibliographie) par Laure Conan....	485
TABLE DES MATIÈRES DE 1883.....	573

Volume III

L'AFFAIRE SOUGRAINE, par L. P. Lemay (Bibliographie).....	191
TABLE DES MATIÈRES DE 1884.....	567
TABLEAU GÉNÉRAL DES MATIÈRES, 1882-83-84.....	569

FIN DU TROISIÈME VOLUME



AVIS AUX ENTREPRENEURS

On recevra à ce bureau, jusqu'à JEUDI, le 11^{me} jour de DECEMBRE prochain, des Soumissions cachetées, adressées au soussigné, et portant la suscription: "Soumission pour appareils de chauffage, Hamilton, Ontario."

On pourra obtenir à ce bureau, ainsi qu'au bureau du surintendant des travaux, nouvel édifice public, Hamilton, des formules de soumission ainsi que le devis, et tous les renseignements nécessaires, le et après Jeudi, 27 courant.

Les soumissionnaires sont avertis que leurs offres ne seront point prises en considération si elles ne sont faites sur les formules, dont les blancs devront être convenablement remplis, et porter leurs propres signatures.

Un chèque de banque accepté fait payable à l'ordre de l'honorable ministre des Travaux Publics, égal à cinq pour cent du prix de la soumission doit accompagner cette dernière, laquelle somme sera confisquée, si le soumissionnaire refuse d'accepter le contrat pour l'ouvrage aux taux et termes mentionnés dans sa soumission. Le chèque ainsi envoyé sera retourné à chaque soumissionnaire dont la soumission n'aura pas été acceptée.

Le ministère ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,

F. H. ENNIS, Secrétaire.

Ministère des Travaux Publics,
Ottawa, 24 novembre 1884.

AVIS AUX ENTREPRENEURS

DES SOUMISSIONS cachetées adressées au soussigné, et portant la suscription: "Soumission pour ascenseur hydraulique, nouvel édifice public, Hamilton," seront reçues à ce bureau jusqu'à SAMEDI, le 13^{me} jour de DECEMBRE prochain, inclusivement, pour installer dans le susdit édifice un ascenseur à force hydraulique destiné aux personnes et au fret.

On pourra se procurer les conditions générales, des formules de soumission et tous les renseignements voulus, en s'adressant à ce Département, dès et après Lundi, le 22 du courant.

Les soumissions devront être faites sur les formules imprimées fournies.

Chaque soumission devra être accompagnée d'un chèque *accepté* par une banque, fait payable à l'ordre de l'honorable ministre des Travaux Publics, pour une somme *égale à cinq pour cent* du total de la soumission, lequel chèque sera confisqué si la personne refuse de signer le contrat sur demande de ce faire, ou si elle néglige de compléter les travaux entrepris. Si la soumission n'est pas acceptée le chèque sera remis.

Le département ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,

F. H. ENNIS, Secrétaire.

Ministère des Travaux Publics,
Ottawa, 18 novembre 1884.



AVIS AUX ENTREPRENEURS

DES SOUMISSIONS cachetées (y compris les plans et spécifications) adressées au soussigné et portant la suscription : "Soumissions pour Appareil de Chauffage," Port Hope, Ont., seront reçues à ce bureau jusqu'à VENDREDI, le 5 de DECEMBRE prochain.

Copie des plans de l'édifice à chauffer ainsi qu'un memorandum des conditions exigées seront fournis à ceux qui voudraient faire des Soumissions, lesquels seront requis d'indiquer l'arrangement, etc., de leur appareil et de fournir des explications d'un détail complet.

Les soumissionnaires sont avertis que leurs soumissions ne seront pas prises en considération, si elles ne sont faites sur formules imprimées, et signées de leur signature actuelle.

Chaque soumission devra être accompagnée d'un chèque *accepté* par une banque, fait payable à l'ordre de l'honorable ministre des Travaux Publics, pour une somme *égale à cinq pour cent* du total de la soumission, lequel chèque sera confisqué si la personne refuse de signer le contrat sur demande de ce faire, ou s'il néglige de compléter les travaux entrepris. Si la soumission n'est pas acceptée le chèque sera remis.

Le département ne s'oblige pas d'accepter la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,

F. H. ENNIS, Secrétaire.

Département des Travaux Publics,
Ottawa, 18 novembre 1884.

AVIS AUX ENTREPRENEURS

DES SOUMISSIONS cachetées adressées au soussigné, et portant la suscription : "Soumission pour devants de boîtes aux lettres," seront reçues jusqu'au LUNDI, le 15 du mois prochain, inclusivement, pour la fourniture d'environ 10,000 devants de boîtes aux lettres pour bureaux de poste.

Les personnes qui se proposent de soumissionner peuvent obtenir des formules de soumission, les devis et autres renseignements en s'adressant à ce département.

Les soumissionnaires devront soumettre en même temps que leur soumission un échantillon de la boîte qu'ils sont prêts à fournir.

Les soumissionnaires devront se rappeler que les soumissions doivent être faites sur les formules imprimées et signées par les soumissionnaires mêmes.

Le département ne s'engage pas, néanmoins, à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,

F. H. ENNIS, Secrétaire.

Ministère des Travaux Publics,
Ottawa, 17 novembre 1884.

CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL

1883—ARRANGEMENTS D'ETE—1884

A partir de LUNDI, 2 JUIN, les trains de ce chemin de fer circuleront tous les jours, les dimanches exceptés, comme suit:

LAISSERONT LA POINTE-LEVIS

Pour Halifax et St-Jean.....	8.00 A.M.
Pour la Rivière-du-Loup et Ste-Flavie.....	11.25 A.M.
Pour la Rivière-du-Loup.....	5.25 P.M.

ARRIVERONT A LA POINTE-LEVIS

De Halifax et St-Jean.....	7.10 P.M.
De la Rivière-du-Loup.....	1.55 P.M.
De la Rivière-du-Loup.....	5.18 A.M.

Le char Pullman qui part de Lévis, le mardi, le jeudi et le samedi, se rend directement à Halifax, et celui qui part le lundi, le mercredi et le vendredi se rend à St-Jean.

Tous les trains circulent sur l'étalon chronométrique de l'Est.

D. POTTINGER.
Surintendant en Chef.

Bureau du chemin de fer,
Moncton, N.-B., 6 décembre 1883.

PENITENCIER DE ST-VINCENT DE PAUL

Soumissions pour Bois de Chauffage

DES SOUMISSIONS cachetées endossées "Soumission pour Bois de Chauffage," seront reçues au bureau du Préfet, jusqu'à midi, le 6 DECEMBRE 1884, pour les quantités de Bois de Chauffage requis pour l'année 1885-86, savoir:

140 cordes d'Erable.
130 do Merisier rouge.
30 do Epinette rouge.

Des formules de soumissions seront fournies, et les conditions données sur application au soussigné.

GODF. LAVIOLETTE, Préfet.

18 novembre 1884.

A VENDRE.

Les volumes I et II des NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES années 1882-1883-1884..... \$1.50 le volume.

LA POÉSIE FRANÇAISE AU CANADA, un volume in-8o contenant des poésies de nos principaux poètes, d'une notice de M. Benjamin Sulte sur la poésie canadienne..... \$1.50.

S'adresser au

DIRECTEUR DES SOIRÉES CANADIENNES.

CHEMIN DE FER DU GRAND-TRONC

HEURES

DE	POUR	DÉPART	ARRIVÉE
Montréal.....	Québec.....	10.15 p.m.	8.00 a.m.
".....	".....	7.00 a.m.	6.30 p.m.
Québec.....	Montréal.....	8.30 p.m.	6.00 a.m.
".....	".....	11.30 p.m.	9.40 p.m.
Montréal.....	Portland.....	10.15 p.m.	12.35 p.m.
".....	Island Pond.....	3.30 p.m.	9.20 p.m.
".....	Portland.....	7.00 a.m.	8.30 p.m.
".....	Toronto.....	1.00 p.m.	6.30 p.m.
".....	".....	9.00 a.m.	10.30 p.m.
".....	".....	8.00 p.m.	9.15 a.m.
".....	".....	11.20 p.m.	10.55 a.m.
".....	St. Jean.....	5.30 p.m.	6.30 p.m.
".....	".....	8.00 a.m.	9.00 a.m.
".....	".....	8.30 a.m.	9.30 a.m.
".....	".....	8.30 p.m.	9.20 p.m.
".....	Lake Champlain Junction	4.30 p.m.	6.50 p.m.
".....	Sorel.....	8.00 a.m.	12.00 p.m.
".....	".....	5.10 p.m.	8.10 p.m.

CHARS PALAIS et CHARS DORTOIRS

DANS TOUTES LES DIRECTIONS

La ligne la plus avantageuse dans toutes les parties du pays

Passages au plus bas prix pour tous les points
de la Nouvelle-Angleterre

Agents dans toutes les villes du Canada

J. HICKSON, Gérant Général }
W. WAINWRIGHT, Ass.-Gérant } Montréal